

Je suis obligé de faire remonter mon Lecteur au temps de ma vie où je rencontrai pour la première fois le Chevalier Des Grieux. Ce fut environ cinq ou six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma solitude, la complaisance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégeois autant qu'il m'étoit possible. Je revenois un jour de Rouen où elle m'avoit prié d'aller solliciter une affaire qui pendait au Parlement, pour la succession de quelques terres auxquelles elle prétendoit du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Évreux où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Paey qui en est éloigné de cinq ou six lieues ^e. Je fus surpris en entrant dans ce bourg d'y voir tous les habitants en alarme. Ils se précipitoient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'un mauvais cabaret, au devant duquel étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés et qui paraissoient tout fumants de fatigue et de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venait l'émotion;

mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisait nulle attention à mes demandes, et qui s'avancait toujours vers le cabaret, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin un archer revêtu d'une bandoulière et le mousquet sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce tumulte. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il, c'est une douzaine de filles de joie que je conduis avec mes compagnons jusqu'au Havre de Grâce, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique ? Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans. J'aurais passé outre après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait du cabaret en joignant les mains, et en criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je ? Ah! Monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez, si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur. La curiosité me fit descendre de mon cheval que je laissai à mon valet, et étant entré avec peine en perçant la foule, je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une princesse. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu, que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de douceur et de modestie. Comme les six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande, étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, et je lui

demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital, me dit-il, par ordre de Mr. le Lieutenant de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre, mais quoique je n'aie point reçu ordre de la menager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur son sujet. Il l'a suivie depuis Paris sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme était assis. Il paraissait être dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement; mais on distinguait au premier coup d'œil une personne qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva, et je découvris dans ses yeux, dans sa figure, et dans tous ses mouvements un air si fin et si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Quo je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant auprès de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne, qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles; j'ai

pris le parti de la suivre, dû-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerei avec elle. Je passerei en Amérique; mais ce qui est de la dernière inhumanité, c'est que ces lâches coquins, ajouta-t-il, en parlant des archers, ne veulent plus me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein était de les attaquer à force ouverte à quelques lieues de Paris, je m'étais associé quatre hommes qui m'avaient promis leur secours pour une somme considérable. Les traitres m'ont laissé seul aux mains, et se sont enfuis avec mon argent. L'impossibilité de réunir par la force n'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps, et maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement, lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un moment qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils m'ont allongé deux ou trois grands coups du bout de leurs fusils. Je suis obligé pour satisfaire leur avarice et pour me mettre en état de continuer du moins la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire ce récit assez tranquillement, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires et des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires, mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas! reprit-il, je ne vois point le moindre jour à l'espérance, il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis qui me fera tenir quelques secours au Havre

de Grâce. Je ne suis embarrassé que pour me conduire jusque-là; et pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Hé! bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les gardes s'en aperussent; car je jugeais bien que s'ils lui savaient cette somme, ils lui vendraient plus chèrement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher et je lui en fis la proposition. Il en parut honteux malgré son effronterie. Ce n'est pas, Monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille; mais il voudrait sans cesse être auprès d'elle, cela nous est incommode, il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faut vous donner pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur-le-champ; mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponnerie; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, et comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six louis d'or. La bonne grâce et la vive reconnaissance avec laquelle ce jeune homme me remercia, achevèrent de me persuader qu'il était né quelque chose, et qu'il méritait ma liberté. Je dis quelques mots à sa maîtresse avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce, et si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire en sortant mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Étant retourné à ma solitude, je ne pus être informé de la suite de cette aventure. Il se passa environ deux

ans qui me la firent oublier tout à fait, jusqu'à ce que le hasard me fit remettre l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivais de Londres à Calais avec le Marquis de... mon élève. Nous logeâmes, si je me souviens bien, au Lion d'or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier, et la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus apercevoir ce même jeune homme dont j'avais fait la rencontre à Paey. Il était en fort mauvais équipage, et beaucoup plus pâle que je ne l'avais vu la première fois. Il portait sur le bras un vieux portemanteau ¹¹, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant comme il avait la physionomie trop belle et trop frappante pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussitôt. Il faut, dis-je au Marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expression lorsqu'il m'eut remis à son tour. Ah! Monsieur, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnaissance. Je lui demandai d'où il venait. Il me répondit en deux mots qu'il arrivait par mer du Havre de Grâce où il était revenu d'Amérique peu auparavant. Vous ne me paraissez pas fort bien en argent, lui dis-je, allez-vous-en au Lion d'or où je suis logé. Je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet peu après, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune, et les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses, et j'ordonnai dans l'auberge qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, étant dans ma chambre, vous en usiez si noblement avec moi que je me reprocherais comme une basse ingratitude d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre non seulement mes malheurs, et mes peines, mais encore mes désordres, et mes plus honteuses faiblesses. Je suis sûr qu'en me

condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, et qu'on peut s'assurer par conséquent, que rien n'est plus exact et plus fidèle que cette narration. Je dis fidèle jusque dans la relation des réflexions et des sentiments que le jeune aventurier exprimait de la meilleure grâce du monde. Voici donc son récit. Je n'y mêlerai jusqu'à la fin rien qui ne soit de lui.

J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens où mes parents qui sont d'une des meilleures maisons de P... m'avaient envoyé. Je menais une vie si sage et si réglée, que mes maîtres me proposaient pour l'exemple du Collège. Ce n'est pas que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cette qualité; mais j'ai l'humeur naturellement douce et tranquille, je m'appliquais à l'étude par inclination, et l'on me comptait pour des vertus ce qui n'était qu'une exemption de vices grossiers ¹². Ma naissance, le succès de mes études, et quelques bonnes qualités naturelles m'avaient fait connaître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville. Je me tirai de mes exercices publics avec une approbation si générale, que Mr. l'Évêque qui y assistait me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique, où je ne manquerais pas, disait-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'Ordre de Malte, auquel mes parents me destinaient. Ils me faisaient déjà porter la croix avec le nom de Chevalier Des Grieux. Les vachances arrivant, je me préparais à retourner chez mon père, qui m'avait promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Tout mon regret en quittant Amiens, était d'y laisser un ami avec lequel j'avais toujours été tendrement uni. Il était de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble, mais le bien

de sa maison étant des plus médiocres, il était obligé de prendre l'état ecclésiastique, et il demeurait à Amiens après moi, pour y faire les études qui convenaient à cette profession. Il avait mille bonnes qualités. Vous le connaîtrez par les meilleures dans la suite de mon histoire, et surtout par un zèle et une générosité en amitié qui surpassaient les exemples les plus célèbres de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurais toujours été sage et heureux; si j'avais du moins profité de ses secours dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurais sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune et de ma réputation; mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, et quelquefois durement récompensés par un ingrat qui s'en offensait, et qui les traitait d'importunités.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquai-je un jour plus tôt! J'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je pensais quitter cette ville étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes par curiosité jusqu'à l'auberge où ces voitures descendent. Nous n'avions point d'autre dessein que de savoir de quelles personnes il était rempli. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt; il n'en resta qu'une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour; pendant qu'un homme d'un âge avancé qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des papiers. Elle était si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, et à qui il n'était peut-être jamais arrivé de regarder une fille pendant une minute, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup, jusqu'au transport et à la folie. J'avais le défaut naturel d'être excessivement

timide et facile à déconcerter, mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avancai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut le compliment honnête que je lui fis, sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens, et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être Religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi; o'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, et pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que o'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant et de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur, et sur la tendresse infinie qu'elle m'avait déjà inspirée, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis donné mille fois, en y réfléchissant depuis, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer; mais on ne ferait pas une divinité de l'Amour, s'il n'était accoutumé à opérer des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnue

↓ savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge. Elle me confessa que si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étais prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle. Son vieil Argus étant venu pendant ce temps-là nous rejoindre, mes espérances allaient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris à l'arrivée de son conducteur qu'elle m'appela son cousin, et que sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettrait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse. Je lui proposai de se loger dans un cabaret, dont l'hôte qui s'était établi à Amiens, après avoir été longtemps cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu notre entretien, s'étant promené dans la cour, pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutais sa sagesse je me défilai de lui sous prétexte d'une commission, dont je le priai de se charger; de sorte qu'étant arrivé à l'auberge, j'eus le plaisir d'entretenir seul dans une chambre la souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne croyais l'être. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir, dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la

voix, et qui ne s'exprimait que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes, je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable, et qu'elle serait ravie de m'avoir l'obligation de sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection; parce que n'étant point de qualité, quoique d'assez bonne naissance, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur qui était un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je viendrais de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus qui étaient le fruit de mes petites épargnes; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes comme des enfants sans expérience, que cette somme ne flattrait jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres arrangements.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en ai jamais ressentie, je me retirai pour exécuter notre projet. Cela me fut d'autant plus facile qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage se était déjà préparé. Je n'eus donc aucune peine à faire transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui était le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes. Mais je trouvai un obstacle, dont je ne me défiais point, et qui faillit à rompre entièrement mon dessein. Tiberge, quoique âgé seulement de trois ans plus